PP-253-265
P-ISSN : 2716-8093 E-ISSN : 2716-8212

Naguib Mahfouz : regard critique sur la vie

Naguib Mahfouz: a critical look at life

Azeddine BELMOKHTAR
Centre Universitaire de Maghnia/ ALGÉRIE
azzeddine.belmokhtar@cumaghnia.dz

Reçu: 26/04/2024, **Accepté:** 28/09/2024, **Publié:** 25/12/2025

Résumé :
A travers cet article, les nouvelles de Naguib Mahfouz vont être survolées selon un choix chronologique de leur production pour mettre en valeur sa réflexion critique sur la société égyptienne tout au long de son parcours ; notamment lorsqu'il renoue avec sa source d'inspiration favorite, le vieux Caire de son enfance qui apparaît au sommet de son art. Mahfouz porte depuis ses débuts un regard critique sur sa société, une critique dissimulée tantôt par l'ironie et tantôt par la légèreté du discours .Notre auteur inaugure aussi une période de doute métaphysique et mystique teintée d'une critique sociale et politique. Le lecteur est invité à découvrir un auteur qui peint et met en scène ses concitoyens plongeant dans une vie de désœuvrement, de pauvreté et de disparité sociale à travers un ensemble de frustration dans laquelle les personnages contribuent à leur propre tragédie humaine.
Mots clés :
Naguib Mahfouz, Nouvelles, Critique, Société égyptienne.
Abstract:
Through this article, we will open a window on Naguib Mahfouz's short stories and follow the chronology of their writing in order to show the writer's critical manifestations on Egyptian society throughout his literary career, which in its entirety was not devoid of his favorite source of inspiration, Old Cairo, which characterized his childhood and instilled in his writings. Mahfouz has been criticizing his society since its beginnings, a criticism that is sometimes hidden by his ironic style and sometimes the recklessness of the characters and their handling of matters. Likewise, our writer also opens an era of metaphysical and mystical skepticism tainted by social and political criticism. The reader is invited to discover characters immersed in a life of laziness, poverty, frustration and social disparities, in which the characters contribute to shaping their human tragedy.
Keywords:
Naguib Mahfouz, Short story, Criticism, Egyptian society.

*** Auteur correspondant : Azeddine BELMOKHTAR**
Langues & Cultures / © 2025 The Authors. Published by the University of Adrar, Algeria.
This is an open access article under the CC BY license (http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Introduction

Avant d'accéder à la reconnaissance internationale symbolisée par l'attribution du Prix Nobel en 1988, Naguib Mahfouz était principalement reconnu en dehors du monde arabe en tant que romancier, se consacrant principalement à l'exploration de la vie de la classe moyenne au Caire à travers des récits pittoresques et captivants. La consécration par l'Académie suédoise a amplifié l'intérêt mondial pour son œuvre, soulignant sa richesse en résonances variées qui dépeignent avec acuité la réalité tout en étant imprégnées d'une multiplicité suggestive. Les attendus de l'Académie suédoise ont spécifiquement relevé que Mahfouz a contribué de manière significative à l'essor du roman en tant que genre littéraire, ainsi qu'au développement de la langue littéraire dans le monde culturel arabe.

Au-delà de ces distinctions, la portée de l'œuvre de Mahfouz s'étend bien au-delà des frontières géographiques et culturelles, s'adressant à l'humanité dans son ensemble. Cette reconnaissance universelle est attribuable à un aspect souvent négligé par la critique, à savoir son amour profond pour la vie, tant sur le plan biologique que philosophique. Cette affection particulière pour la vie a servi de source d'inspiration à Mahfouz dans la création de ses œuvres littéraires.

Dans cet article, nous proposerons une analyse approfondie des divers aspects de l'attachement et du détachement de Mahfouz vis-à-vis de la vie, en utilisant des approches narratologiques classiques et postclassiques. L'approche structuraliste classique se concentrera sur l'exploration du texte, du contexte et de la dynamique du processus de lecture, tandis que des informations sur la société égyptienne et des données chiffrées seront présentées pour établir des liens entre le discours littéraire et la réalité socio-culturelle qui alimentent les récits de l'auteur. L'approche sociocritique sera également sollicitée pour approfondir la compréhension de ces liens.

Le corpus de notre étude sera composé d'une sélection chronologique de nouvelles couvrant l'ensemble de la carrière de Mahfouz. Cet extrait sélectif embrassera les différentes phases de son parcours, depuis ses premières œuvres des années 1920, marquées par une résistance contre le colonisateur britannique et une reconnexion avec les racines historiques pharaoniques, jusqu'aux prémices du réalisme avec des œuvres telles que "Le Caire moderne" et "Passage des miracles". La révolution de 1952 marquera une troisième période, introduisant un genre philosophique et incitant l'auteur à entreprendre une recherche approfondie et une réflexion sur les formes littéraires. Cette problématique met en avant les paradoxes présents dans les nouvelles de Naguib Mahfouz, soulignant la coexistence d'éléments tels que l'ironie et la légèreté, la vie quotidienne et la quête mystique. Elle invite à explorer comment l'auteur parvient à tisser ces contradictions pour offrir une vision complexe de la condition humaine en Égypte, mêlant réalisme social, questionnements métaphysiques et critique de la société.

1. L'ironie et la légèreté du discours

Naguib Mahfouz a souvent utilisé l'ironie dans ses écrits pour commenter la société égyptienne, explorer la condition humaine et présenter des observations subtiles sur la vie quotidienne.

L'Auteur a utilisé ce procédé dans "Sous l'abri de bus", qui est une l'histoire pleine d'ironie et de légèreté du discours face à des événements qui choquent les esprits.

"Sous l'abri de bus » est l'une des nouvelles les plus célèbres de Naguib Mahfouz car elle est marquée par le doute métaphysique mais aussi par le retour à la critique sociale et politique . Elle reflète le désarroi ressenti par Mahfouz et l'Egypte entière, en particulier après la guerre des six

jours. Dans cette nouvelle très sombre, c'est le sens même de la réalité qui vacille. Cette nouvelle a été écrite en 1969.

Elle décrit une scène surréaliste où des événements étranges et choquants se déroulent sous un abri de bus. Tout commence avec la poursuite d'un homme accusé de vol, qui est violemment battu par un groupe d'hommes. Cependant, l'attention se détourne rapidement vers deux voitures accidentées et en feu, où l'un des occupants gît sans vie. Pendant ce temps, le voleur cesse d'appeler à l'aide, se déshabille et danse élégamment, suscitant l'applaudissement de ceux qui le rouaient de coups.

L'intrigue prend une tournure encore plus inattendue lorsque deux personnes indifférentes à la pluie sortent d'un immeuble voisin pour faire l'amour devant la foule scandalisée attendant le bus. Une caravane de chameaux et des touristes européens arrivent, ignorant les événements choquants. Des ouvriers de la construction construisent un tombeau magnifique à proximité et y déposent les corps carbonisés des victimes, ainsi que les deux amants toujours enlacés.

La confusion atteint son paroxysme lorsque l'on pense que l'homme en noir inspectant la rue est le réalisateur, mais il s'avère être un élément de ces scènes absurdes. Les spectateurs gardent l'espoir que tout cela ne soit qu'un tournage, mais leur déception augmente lorsque, après avoir appelé la police, ils sont tués un par un par un policier armé.

La nouvelle explore des thèmes de l'ironie, de l'absurdité, de la confusion et de la violence, laissant les spectateurs perplexes face à une série d'événements qui semblent échapper à toute logique ou explication rationnelle.

La passivité des gens face aux évènements, l'ambiguïté sur le pourquoi et la raison de ces scènes qui n'ont rien en commun et ces gens qui s'interrogent depuis le début connaitront le même sort : la mort.

« N'y a-t- il pas une connivence certaine du texte ironique, texte double qui donne un texte visible pour un texte invisible, avec cet autre type de texte, avec le genre fantastique, genre où l'invisible ou un secret travaille toujours plus au moins le réel, genre de tous les dédoublements, genre de l'interprétation problématique qui doit obligatoirement se terminer sur une hésitation, sur une ambivalence, ou sur une indécision commune au lecteur et aux personnages ? » (Philippe Hamon, 1996 : 57)

Mahfouz a souvent employé une narration ironique pour créer un décalage entre ce qui est dit et ce qui est réellement signifié. Cela peut prendre la forme de commentaires sarcastiques du narrateur ou de situations où les événements se déroulent de manière inattendue ou ironique.

2. La vie est un rire interminable

Mahfouz inaugure cette longue aventure avec son premier recueil de nouvelles, Le Murmure de la folie (Hams al-junûn) publié en 1938 par Salam Moussa dans la revue al-megalla al-gadida 1

Les histoires tournent principalement autour des scandales, que ce soit dans la haute société ou dans le monde souterrain. Il nous divulgue déjà son amour de la vie, « un amour à la folie » préfère dire notre auteur. Il s'interroge à travers la première phrase de son texte, « c'est quoi la folie ? » (Naguib Mahfouz.1947 :4). Il ne sut répondre clairement, selon lui « la folie apparaît plutôt comme un cas mystérieux telle la vie et la mort » (Naguib Mahfouz.1947 :4)

Nous avons déjà une réponse floue et contradictoire, une réponse qui sera suivie d'une analepse pour nous faire connaître le personnage dont parle l'histoire. Un personnage qui s'interroge sur son existence ; des interrogations qui le poussent à maintes reprises à pousser des rires en solo.

« Et il passa ses yeux dans certaines parties de ses vêtements avec déni et étrangeté) …) pourquoi nous nous enveloppons2 de cette façon dans ces habits ? » (Naguib Mahfouz .1949: 5)

Ce personnage ne se contente pas seulement de s'interroger sur son mode vestimentaire, il va au-delà en se posant des questions sur tout ce qui voit en allant vers son café préféré. Ce qui capte l'attention du lecteur dans cette nouvelle, c'est vraiment le nombre de fois où notre personnage rit ou éclate de rire. Ces rires ne sont en aucun cas adaptés à la situation ; or il, sent le désir de rire quand il ne le faut pas. Une audace ou un désintéressement ou une froideur ? Le lecteur n'aura aucune indication ou une réponse. Le narrateur nous révèle cependant qu'une fois « bien installé sur sa chaise au bord du trottoir, il aperçoit des ouvriers qui répandent du sable jaune vif (…) il se demande pourquoi, ces gens saupoudrent ce sable, puisque, il va remplir les nez des passants et ces mêmes ouvriers vont le balayer et le nettoyer plus tard ? » (Naguib Mahfouz.1947 :5)

Cette scène sur laquelle se focalise ce personnage est qualifié de « la plus dangereuse vérité de sa vie, de l'époque » (Naguib Mahfouz.1947 :4) Le lecteur n'aura encore une fois aucune réponse sensée ; il aura cependant droit à « un rire interminable ». Il continue son chemin sereinement sans se soucier. Son lendemain lui apportera encore une fois des interrogations face à son miroir à l'instar des précédents et provoquera des rires surement étouffés et dédaigneux. Ces contradictions germeraient dans la pensée de notre auteur et vont alimenter la suite de sa production littéraire.

A ce stade3, les personnages de notre auteur mènent une vie qui a une apparence normale ; or ils s'engagent déjà dans des remises en cause, des réserves et des censures sur les contradictions, les absurdités et les calembredaines de sa société. Ces personnages ne savent pas ce qu'ils veulent par ces reproches : une volonté de comprendre le cours de la vie ou une quête de liberté4 ? Une quête que nous allons retrouver dans d'autres nouvelles, qui ont pris le caractère philosophique5

3. La frustration côtoie la sensualité

Après cette période où tout semble ordinaire et alimenter juste par une envie de déchiffrer le sens de la vie, vient une période durant laquelle Mahfouz est susceptible d'échapper aux intransigeances des censures religieuses et politiques, à travers une série d'œuvres « plus prudents »6 dans la manière de dire mais comportant plusieurs niveaux de significations7

Dans Dunya Allâh, nous retrouvons toujours la vie et le dynamisme. De bonheur, Ibrahim se met déjà à sa besogne quotidienne en balayant le plancher « La vie s'est déclenchée au secrétariat avec l'entrée de l'oncle Ibrahim qui a ouvert les fenêtres l'une après l'autre et est allé balayer la grande pièce » (Naguib Mahfouz. 1962 : 8). Le lecteur a de quoi penser à un début symbolique, qu'on peut associer à un rituel de purification précipité par ce personnage qui sera chargé de récupérer l'ensemble des salaires de chez le trésor public. Tous ces agents de bureau et même le directeur s'impatiente du retour de ce messager précieux. Durant l'attente, le lecteur découvre tous les personnages de ce bureau et leurs soucis de vie. Ces salaires pourtant misérables ont une valeur capitale voire vitale pour chacun d'entre eux. Cet attachement à l'argent est décrit avec un très grand soin pour mettre en valeur la suite du récit qui viendra brutaliser les esprits des lecteurs. On saura qu'Ibrahim, l'homme simple, misérable est attiré par une jeune vagabonde aux yeux bleus. Il dépensera tout « les salaires volés » en une semaine auprès de cette jeune fille. Ibrahim, l'homme à quatre dents, est un amoureux. Il fera tout pour être avec son amour. Ce récit oscille entre deux vérités : des êtres qui font tout pour survivre et se coltiner avec tous les fardeaux de la vie et un être qui mène une vie lamentable mais qui se transformera d'emblée en un voleur pour fuir ce désarroi interminable pour des moments éphémères avec une jeune fille qui a l'âge de sa fille. Ibrahim a

manifesté un refus de sa longue vie d'antan. Sa vie est considérée comme nulle, elle est rejetée en bloc. Ibrahim voulait mettre tout à zéro. Il semblerait qu'il a mal choisi le temps. Il a perdu presque tous ses dents. Est-ce le résultat d'une fatalité ou d'un mauvais calcul ou d'une frustration enfouie qui attendait une délivrance ? Dans le langage courant, on dira qu'Ibrahim a perdu sa vie puisqu'un policier va le conduire dans un poste de police.

Le lecteur s'interroge légitimement sur le pourquoi de ces agissements sans vraiment trouver de réponses dans le texte. Ce réalisme avec le lequel Naguib Mahfouz a écrit son texte dans un nouveau réalisme « suggestif » qui ne fait pas de la société le seul responsable de la tragédie de l'individu :

« Pendant cette période du nouveau réalisme, l'auteur a eu recours, plus qu'auparavant à l'utilisation de la prise de conscience afin d'exposer les situations, les évènements et les pensées que vivent ses personnages. Cela est de nature à informer continuellement le lecteur et à le faire coexister, presque intégralement, avec ce qui s'opère à l'intérieur du personnage (sensations, sentiments réflexions, toute la réalité personnelle). En outre dans cette nouvelle forme littéraire, le personnage contribue lui-même à créer une part de sa tragédie. Ainsi la société qui l'entoure n'est plus seule chargée- comme c'était le cas dans la période critique ou descriptive- de l'entière responsabilité de la tragédie du héros ou de l'épreuve traversée par le personnage » (Ibrahim Cheik.1987 :12)

4. La vie : une quête mystique

À la recherche de Zaabalâwî, initialement présenté au sein de l'anthologie intitulée "Monde de Dieu" (Dunya Allah) en 1962, émerge comme l'une des nouvelles les plus éminentes de par son ancrage profond dans le questionnement métaphysique et la résurgence d'une analyse sociale et politique 8 . Cette œuvre narrative s'entrecroise habilement avec divers textes de Naguib Mahfouz, figure incontournable suscitant débats et interprétations animées au sein de la critique littéraire. Elle a, de surcroît, engendré des complications notables pour notre écrivain, allant jusqu'à mettre sa vie en péril 9.Top of Form

« J'ai fini par me convaincre que je devais trouver le cheikh Zaabalâwî. » (Naguib Mahfouz :13)

Le narrateur se contente de ces termes sans communiquer les raisons de cette quête qu'il va mener. Tout ce qu'on sait c'est qu'il est lui-même convaincu. Le lecteur est amené à le suivre pour découvrir cette énigme. Cet argument ou plutôt ce prétexte sert de point d'accroche10 au lecteur qui est déjà prêt à avoir affaire à une recherche et cela à partir du titre lui-même de la nouvelle.

Ce personnage, « n'est pas seulement un personnage dont l'apparition serait plus fréquente ou la qualification plus riche : il est le foyer du récit, ce lieu textuel qui circonscrit et définit à priori le genre du texte, comme un pacte de communication plus au moins explicite et comme un cahier des charges formant contrat et contrainte » (Hamon Philippe.1972 :58)

De quartier en quartier, d'un repère à un autre, le narrateur ivre finit par trouver cette personne énigmatique sans garder le moindre souvenir de cette rencontre. Il continue donc sa quête. Ainsi se termine la nouvelle. Cette quête est finalement une quête de la vie car le cheikh Zaabalâwî constitue une finalité et une cause majeure pour le narrateur. Le cheikh Zaabalâwî représente le leader d'une forte spiritualité dominante dans la société égyptienne.

Dans « cette spiritualité, l'essentiel est parfois devenu accessoire, et l'accessoire essentiel. Or, ce qu'on peut attendre du soufisme, dans notre nouvel espace-temps, est un constant dépassement

des schémas mentaux, piétistes, routiniers, car la routine est suicidaire en matière de spiritualité » (Éric Geoffroy.2009 :12)

5. Un amoureux du Caire

L'œuvre de Mahfouz est prolifique (près de 40 romans, dont la plupart sont traduits en français, des recueils de nouvelles, des scénarios, des pièces de théâtre…). Elle est assez variée, car elle reflète à la fois le parcours intérieur de Mahfouz et les différents événements qui ont affecté l'histoire de l'Egypte. Cependant elle est ancrée dans l'histoire du Caire, et en particulier dans le quartier populaire du Gamaleyya, dans lequel il a vécu les douze premières années de sa vie, mais auquel il ne cessera de revenir. Ce quartier renaît sous sa plume, véritable microcosme historique et humain, où l'échoppe s'adosse au palais, où l'esplanade jouxte le monastère soufi, où le bourgeois, l'intellectuel et l'artisan se rencontrent au café, où le cheikh, saint homme musulman, discute avec le futuwa (protecteur et homme fort de la ruelle). (Carole Menahem Lilin. 2007)

Nous avons constaté dans les nouvelles étudiées que Naguib Mahfouz ne met pas en scène, des personnages qui voyagent. Et s'il y a, question de déplacement, Leurs itinéraires sont d'une part généralement courts et de l'autre se déroulent à l'intérieur des quartiers, des ruelles, des villes.

Naguib Mahfouz déclare un jour :" J'entretiens avec le voyage un rapport étrange. Proposez-moi de partir11, et je suis pris de panique, je me sens qu'une catastrophe s'est abattue sur moi. Mais une fois parti, je jouis pleinement du voyage. Dans ma jeunesse, la perspective de voyager ne me gênait nullement ; la meilleure preuve, c'est que j'avais postulé, avec succès, à deux bourses d'étude à l'Etranger, l'une de philosophie, l'autre de langues " (Gamal Ghitany. 1991 :40)

6. Le plaisir d'un café

Les cafés du Caire12 pour Mahfouz vont avoir une importance capitale dans beaucoup de ses récits, tant par l'esthétique que définit leur description que par l'effet qu'il produit sur leurs personnages dont les agissements divers sont les thèmes des histoires contées.

Nous avons pressenti à travers une relecture attentive à la dimension spatiale des récits, que les cafés du Caire et ses ruelles pour Mahfouz ; ne constituent pas uniquement un ensemble de décors fournissant la toile de fond ou couleur locale des récits cairotes ; mais joue aussi un rôle de premier plan dans la structure et l'efficacité d'un nombre notable des textes.

La présence de ce lieu de rencontre et de conversation qu'est le café est courant dans ses nouvelles. Dans Le café vide '' al-Qahwa al-Khâliya'', le vieux Mohamed Rachidi après avoir perdu sa femme Zahia voit sa vie métamorphosée à cause du vide, son fils le conseille de fréquenter son café d'antan :

« Puisque tu ne veux pas venir au club avec nous, choisis-toi un café. Les cafés d'Héliopolis sont fort agréables, et nous en avons plusieurs tout près de la maison.

C'était en effet une idée de bon sens, mais il aimait le café Mattatia. C'était sa sortie préférée depuis si longtemps. Il marcha13 jusqu'à l'arrêt de bus, lentement, le port droit. Il se servait d'une canne, mais sans appuyer dessus. Souvent, les passants le regardaient avec un étonnement mêlé d'admiration.

Il prit sa place sous les arcades es en se disant, sur le ton de la plaisanterie : « comment se fait-il que le café soit vide ?

En réalité, seules de rares tables étaient inoccupées. Mais, il était vide d'amis » (Naguib Mahfouz .1979 :116)

Naguib Mahfouz a cité à plusieurs reprises le café Mattatia14, qui connut une grande réputation. Il fut le lieu de rendez-vous de personnalités très célèbres comme Gamaleddine Al-Afghani, Mohamad Abdou, Saad Zaghloul et d'autres. Son emplacement actuel est le parking à étages qui se trouve place de l'Opéra, à Attaba.
Nous pouvons lire dans le livre d'or du café al-fîchâwî 15 ces quelques phrases écrites par Naguib Mahfouz lui-même, le 23 décembre 1982 :
« J'adresse mes salutations à mon berceau, le café al-fîchâwî demandant à Dieu de lui accorder, à lui et à ses habitués, longue vie, gloire et bonheur. » (Al-Ahrâm. 1988)

7. Les damnées de la condition humaine

Dans son recueil de nouvelles, Amour aux pieds des pyramides, Mahfouz nous divulgue les pensées les plus intimes d'un jeune condamné à subir les maux d'une société en plein mutation.
« Ali Abd al-Sattar, je suis dans ma vingt sixième années (…) Je suis né avec la révolution et j'étais sur le point de réaliser mon rêve en la sinistre année 1967. (…) j'étais titulaire de Baccalauréat scientifique et j'espérais me spécialiser en pharmacie ou en chimie, mais le pourcentage m'a trahi. Alors la commission de l'orientation m'a orienté vers la faculté de droit malgré mon diplôme scientifique. Je n'avais jamais eu l'idée de faire des études de droit » (Naguib Mahfouz. 2002 : 106)
Ce jeune homme plein de vie, de dynamique, d'enthousiasme et surtout de désir est trahi par tout un système socio-économique plein d'obstacles. Frustré, il se contente de souffrir en silence et ne se lasse pas de méditer sur sa condition humaine.
« Je veux une femme. N'importe quelle femme. Au commencement, lorsque ce cri sortait de mes entrailles, ce n'était encore que chuchotement. Etonné, plaintif, exaspéré. Le cri a fini par exploser. Ce n'est pas de l'égoïsme, de la bestialité ou de l'indifférence. J'ai la prétention d'être un citoyen responsable et un être humain civilisé. J'ai longuement réfléchi aux problèmes du pays (…). Pourtant, je ne puis plus penser à tous ces problèmes. Ou du moins, j'ai fini par y réfléchir de moins en moins au point que tout cela m'est désormais indifférent. Mon émotion, et mon intelligence se seraient émoussés ? Aurais-je cessé d'être attaché à la vie ? Je jure qu'il n'en n'est rien. »16 (Naguib Mahfouz.2002 :105
Ce jeune fonctionnaire conscient des soucis de sa société et des contraintes que vit l'humanité (conflit Est-Ouest, pollution, épuisement des matières premières…) confie ses faiblesses vis-à-vis de l'autre sexe. C'est un garçon honnête, qui envisage le mariage. Deux grands obstacles sont toujours là : l'appartement et la dot. Il va bientôt être sauvé de sa solitude par l'arrivée d'une jeune femme dans le service. Amour partagé, qui pourrait être le début de leur bonheur, mais qui en fait amplifie leur souffrance. Les deux amoureux finissent par se fiancer malgré tout. Incapable de trouver un toit et les moyens pour se marier le narrateur décide de rompre avec elle. L'amour qui les unit est plus fort ; ils se marient en secret. Les jeunent mariés fréquentent l'hôtel pour des moments intimes. Il a failli perdre son emploi à cause de cette fréquentation douteuse. Obligés de rendre publique leur union et devant le refus de retourner à l'hôtel, le narrateur est ramené en arrière, au désarroi du manque. Un jour, à côtés des pyramides un policier les interpelle dans le noir et réclame un bakchich pour éviter une poursuite judiciaire d'avoir fait l'amour dans cet endroit public.

8. Mahfouz, le défenseur des droits

La société égyptienne a connu de multiples mutations notamment après la révolution. La gratuité de l'enseignement était l'une des principaux objectifs de ces mouvements et réclamations. Depuis

1952, tous les enfants, riches ou pauvres, pourraient recevoir enseignement et éducation à partir de l'âge de six ans. C'est non seulement gratuit mais obligatoire. C'est la constitution17 de 1971 qui promulgue cette réforme honorable. Naguib Mahfouz avait encouragé et applaudi à cette loi qui avait démocratisé l'enseignement en Egypte pour la première fois. Il a cependant critiqué la façon de l'application de cette réforme. Dans une interview à la revue «al- Muçawar », il déclare :

« Même les projets positifs étaient décidés par un groupe précis chargé de les faire appliquer. Mais, cette application était souvent défectueuse. La gratuité de l'enseignement par exemple, y a-t-il un doute à ce qu'elle soit positive ? C'est un droit que les égyptiens n'ont acquis qu'avec la révolution. Mais cette gratuité exigeait un programme planifié à longue échéance qui fournirait des écoles, des enseignants et des outils de travail, pour coordonner les besoins de la société et les spécialisations disponibles. Cela ne peut pas être réalisé du jour au lendemain. Mais, malheureusement, l'enseignement est devenu comme l'autobus, en y entasse tout le monde et ce grand projet positif a débouché à grands frais, sur l'ignorance »

9. L'oisiveté et le vide

Certains personnages de Mahfouz souffrent de l'oisiveté et du désœuvrement. Mahfouz propose sa propre vision ou plutôt sa propre critique des choix économiques à travers la mise en évidence des conséquences qui en résultent. Recruter inutilement des jeunes dans des administrations est un échec. Nous avons l'exemple du jeune Ali Abd al-Sattar qui est finalement recruté après une période d'inactivité professionnelle. Ce jeune découvrira le milieu de l'administration et ses réalités. Son chef lui demande de chercher une chaise pour commencer son nouveau travail.

Réserve-toi une chaise, m'a dit le chef de service. Ça risque d'être difficile demain, a –t-il ajouté ironiquement. Puis, après m'avoir longuement détaillé : tu as une allure acceptable, tu feras l'affaire aux relations publiques. Mais, tu vas rester sans travail jusqu'à ce que Dieu en décide autrement. (…) tu resteras sans bureau jusqu'à ce qu'on fasse l'inventaire des réserves (…) ils devraient autoriser les nouveaux employés à rester chez eux tout en conservant leurs droits à l'avancement et aux primes. (…) mais attention, il faut signer le registre d'entrée et de sortie. » (Naguib Mahfouz .2002 :106)

C'est ainsi, que ce jeune pourtant ambitieux, commence sa vie professionnelle, en entrant dans un vide absolu. Il n'a jamais connu de tel. Auparavant, les études mobilisaient tout son temps et son énergie, même pendant les vacances, il s'occupait en lisant et par diverses activités de jeunesse. En outre, il a eu la chance de grandir dans une famille chaleureuse, imprégnée de valeurs et de religion.

Au travail, il passe son temps sur s chaise comme un prévenu qui attend son tour d'être interrogé. Un jour, il surprit un dialogue entre son chef de service et un collègue.

« - comment trouves-tu l'oisiveté ?

Insupportable.

De notre temps, la fonction publique était un rêve inaccessible au plus grand nombre…vous deviez rendre grâce à Dieu.

Pour cette paye aussi ?

C'est mieux que la rue non ?

La vie d'un fonctionnaire

Mahfouz est lui-même fonctionnaire18 jusqu'aux bouts des ongles, le porte-parole compatissant voire complaisant de cette classe moyenne, urbaine, brutalement prolétarisé par (l'infitah).

La lecture des nouvelles de Mahfouz, nous laisse dire que nous sommes face à deux types de fonctionnaires :
Le haut fonctionnaire qui mène une vie confortable et possède un certain pouvoir.
« Ce monsieur est bey, haut fonctionnaire au ministère de l'Education, la jeune femme est sa propre fille (…). Cette jeune fille est la voie toute tracée pour obtenir un poste honorable » (Naguib Mahfouz.1979 :65)
Le simple fonctionnaire qui mène une vie précaire voire misérable. Ce fonctionnaire est délaissé et ne reçoit aucun encouragement pour son travail, si matériellement, ni moralement, ni symboliquement. Il est même méprisé par ses proches.
« Rappelez-vous que vous n'étiez qu'un misérable fonctionnaire lorsque nous nous sommes mariés. Votre père ne m'a pas refait, il a tout simplement donné à ma gradeur potentielle une opportunité adéquate.
Taisez-vous…sans mon père vous ne seriez tout au plus qu'un fonctionnaire au septième échelon »
Naguib Mahfouz met en scène la vie au Caire et ses différents milieux sociaux, il est confronté à une Égypte qui va connaître plusieurs décennies turbulentes où différentes idéologies s'affrontent, le panarabisme, le socialisme arabe, le libéralisme, et l'islamisme politique.
Il le dit clairement à Ghitani Djamal : « Mes écrits étaient réalistes, en même temps je lisais tout ce qui s'écrivait contre le réalisme. La littérature universelle s'est intéressée à la réalité sociale à travers des centaines de travaux avant de passer aux courants de conscience, d'inconscience et de surréalisme. Jusque-là, mon entourage social, n'a pas été étudié et il fallait l'approcher en appliquant les méthodologies de critique littéraire que j'avais connu. » (Ghitani Djamal.1980 :42)

10. Le conteur de l'opulence

Une bonne partie de la société égyptienne capte les regards de notre auteur, il s'agit d'une couche sociale qui s'est distinguée par l'argent, mais surtout par la perte de valeurs morales. Naguib Mahfouz connaît mal cette classe de l'intérieur. Il ne la fréquente pas. Il se contente même dans ses nouvelles de la décrire superficiellement19 . Il désigne surtout quelques signes extérieurs de richesse : palais, villas, automobiles, serviteurs. Il décrit surtout donc les conséquences de cette opulence qui a vu le jour dans les années trente.
Le bey Jamâl Dhuhnî est dans son automobile avec son épouse :
« Il regarde la route et vit quelques piétons braquer leurs regards indiscrets sur l'automobile. Il se demanda si ces gens enviaient son automobile ou son épouse. » (Naguib Mahfouz .1979 :116)
Ils entrent chez eux après avoir passé une soirée bien arrosée :
La trompe d'une automobile (…) déchira le calme établi. Le véhicule s'arrêta devant le portail d'une villa, prodigieusement belle et chic. Le chauffeur klaxonna plusieurs fois. Le portier sortit de sa cabane et ouvrit le portail ; l'automobile s'élança dans le jardin (…) et s'arrêta devant la porte du palais, le chauffeur descendit rapidement (…) ouvrit la portière et se tint comme une statue. » (Naguib Mahfouz.1979 :134)
Ces signes extérieurs de richesse (logement confortables, voitures de luxe, palais…) sont la conséquence d'une situation de corruption dans le pays qui a abouti à l'accaparement d'une minorité favorisée, de la richesse du pays.
Cette couche sociale, ayant gagné sans un grand souci beaucoup d'argent, elle le dépense sans se soucier aussi. On retrouve cette image dans une autre nouvelle intitulée La faim (al- Jû'). Le

personnage principal de cette nouvelle, Mohamed abd al-Qawî se rend régulièrement au casino car son père est propriétaire d'une usine :

« Ses pertes continuent à augmenter jusqu'à atteindre un peu plus de quarante livres égyptiennes, en moins de trois heures. Cela était devenu une habitude. (…) perdre ne l'attristait plus. Il considérait ses pertes avec détachement (…) Puis les oubliait dès qu'il quittait le tapis vert. » (Naguib Mahfouz. 1979 :152)

Ces personnages, Mahfouz leur donne un certain niveau de conscience malgré leur apparence teintée de cupidité, de gaspillage et parfois d'avarice. Ce jeune homme qui joue régulièrement au casino et perd tant d'argent sans se soucier des conséquences, avoue lui-même que cet argent pourrait sauver des vies et pourrait être utiles à des familles dans le besoin. Dans cette nouvelle, Ibrahim veut se suicider n'ayant pas la capacité de nourrir ses enfants. Mohamed abd'al-Qawî fait le commentaire suivant sur Ibrahim :

« Que de familles souffrent comme Ibrahim H'ifnï et qui pourraient être heureuses avec l'argent que je perds chaque soir au casino » (Naguib Mahfouz. 1979 :158)

Il est sûrement utile d'avoir une idée et de donner un aperçu comparatif des salaires pendant cette époque, pour pouvoir imaginer les disparités qui existaient et dont souffraient les citoyens et avaient donc touché la sensibilité de notre auteur arabe.

Un garçon de café, Fulful gagne une piastre par jour = 0.01 livre égyptienne.

Le salaire d'un ouvrier, à cette époque, est de six piastres par jour = 0.06 LE

Le salaire d'un secrétaire – ayant le baccalauréat- au ministère du cadastre est de six L.E par mois.

Le salaire d'un fonctionnaire au sixième échelon est de 15 L.E par mois.

Jallâl Râjîb, 46 ans fonctionnaire au ministère de l'Education, depuis l'obtention de son baccalauréat, ne gagne que 17 L.E par mois.

Dans une autre nouvelle intitulée Le prix (Al-Thaman), Naguib Mahfouz, une prostituée joue la curieuse et suit une grande dame dans une boutique :

« La dame désigna le présentoir brillant comme le cristal sur lequel était exposé de magnifiques flacons (…) le vendeur lui présenta une merveilleuse fiole bleue. L'élégante la prit et lança au vendeur un regard interrogatif. - vingt livre madame. Elle hocha la tête pour manifester sa satisfaction et son accord » (Naguib Mahfouz. 1979 :158)

Un lecteur même non averti sent l'acharnement de Mahfouz ou plutôt la rage qui est derrière sa production littéraire, cette rage est alimentée par l'injustice sociale notamment, mais aussi par les disparités qui existaient entre les différentes couches sociales. Il ne peut pas rester insensible face à cette faillite imminente de sa société.

Si pour une classe sociale l'argent ne manque pas, les mœurs et les valeurs morales sont en décompositions. L'argent est véhiculé dans ses nouvelles comme une source de force qui assure une autonomie pour celui ou celle qui le possède. L'argent est utilisé en bafouant la morale. La femme de l'Egypte des années trente ne pouvait pas rencontrer un homme en absence de son mari.

Conclusion

En explorant les nouvelles de Naguib Mahfouz, on découvre un écrivain qui se distingue par sa capacité à sonder les profondeurs de la condition humaine, tout en offrant une réflexion sur la société égyptienne. À travers ses nouvelles, Mahfouz offre un regard critique sur les contradictions, les absurdités et les calembredaines qui caractérisent la vie quotidienne. Dans ses premières

œuvres, l'auteur pose des questions existentielles sur la folie, l'absurdité de certaines normes sociales, et le rire qui émerge de ces paradoxes.
L'évolution de son écriture nous conduit ensuite vers des récits où la frustration se mêle à la sensualité, exposant les tourments des personnages confrontés aux intransigeances sociales et politiques. Mahfouz explore les thèmes de l'amour, de la désillusion, et de la quête de sens à travers des personnages pris dans les méandres d'une société en mutation.
La dimension mystique de la vie émerge également dans ses récits, comme illustré par la quête de Zaabalâwî, où le personnage devient le symbole d'une spiritualité dominante dans la société égyptienne. Mahfouz navigue habilement entre le métaphysique et le social, offrant des réflexions profondes sur la nature humaine et la quête de sens.
Mahfouz, tout en restant profondément attaché au Caire, sa ville natale, se présente comme un observateur critique des différentes couches sociales. Il dépeint la vie quotidienne dans les cafés du Caire, mettant en lumière la diversité et les interactions humaines dans ces lieux emblématiques.
À travers son œuvre, Mahfouz se révèle également comme un défenseur des droits, exprimant ses opinions sur des questions sociopolitiques, telles que l'enseignement gratuit et les choix économiques de la société égyptienne. Il décrit avec acuité les conséquences de l'oisiveté et du vide dans la vie de certains personnages, soulignant les failles du système.
En somme, l'œuvre de Naguib Mahfouz est un tableau riche et nuancé de la société égyptienne, explorant les complexités de l'existence humaine à travers une plume à la fois poétique et critique. Ses récits, empreints de réalisme, de mysticisme et d'une profonde compréhension de la nature humaine, continuent d'inspirer et de captiver les lecteurs à travers le temps.

---

[1] Aussi la publication de mes nouvelles dans la revue al Riwaya, renomme celle-là, demeure –t-elle l'un de mes beaux souvenirs, supérieur peut-être à celui du couronnement par le prix d'Etat de littérature (…) Je retrouvai cette sensation quand je fus publié pour la première fois par *al-Megalla al-gadida*, la Revue de Salama Moussa. Gamal Ghitany, *Mahfouz par Mahfouz* (entretiens avec), traduit de l'arabe par Khaled Osman, éd Sindbad,Paris, 1991,p81 .

[2] Le mot utilisé par notre écrivain pour indiquer l'habillement du corps est celui utilisé par les arabes pour signifier « couvrir un mort par un drap » ou « ensevelir ». Il s'agit du verbe « كفن » (*kafen)*.

[3] On est face à une première pour Mahfouz. Il fera plus tard son succès plutôt avec un genre plus étoffé, le roman.

[4] Loin de répondre à ces interrogations à répétitions, rappelons seulement qu' « à la veille de la seconde guerre mondiale, l'Egypte se présente comme un nœud de contradictions, caractéristique qui marque les nations colonisées. Des fortunes considérables appartiennent à une poignée d'Européens, d'Orientaux immigrés et aussi Egyptiens qui côtoient, indifférents, l'immense misère matérielle, sanitaire et intellectuelle de la masse de la population. Les maisons cossues, les immeubles modernes composent les quartiers aisés des villes qui s'élèvent à proximité des culs- de sac aux taudis malodorants. Le rapport entre riches et pauvres sont caractérisées par un insupportable mépris des premiers pour le seconds (…) La nouvelle bourgeoisie locale investit sa fortune dans de belles demeures urbaines veut « être moderne »,

de même de nombreux fonctionnaires qui rejettent la culture traditionnelle. » Nada Tomiche, l'Egypte d'aujourd'hui, permanence et changement, 1805 -1976, Paris, Ed. Du CNRS, 1977, p. 99.

[5] Bien évidemment, la nouvelle « *A la recherche de Zaabalâwî* » représente l'exemple le plus significatif.

[6] Pour se détacher de ces récits des années 30 et 40 marquaient par le clivage entre pauvres et nantis de la société de cette époque. Deux pôles sont évidents : les grands propriétaires développés en collaboration avec l'occupant britannique et une grande masse des ouvriers et journaliers. On ne peut négliger l'émergence d'une petite bourgeoisie qui occupe une position intermédiaire, vulnérable, dépendante des fluctuations d'un classement et d'un salaire source d'angoisse et de frustration.

[7] Cette période s'étale entre 1961 et 1967. Nous pouvons cité, *Al-Liçç wa al-Kilâb*, « le voleur et les chiens » 1961 ; *Al-Summân wa al-Kharîf, « Les cailles et l'automne » 1962 ; Dounya Allâh , « Le monde de Dieu » 1963, Bayt Sayyi al-Sum 'a, « Maison de mauvaise réputation , « Le mendiant » Al-Chah'h'âdh, 1965, « Dérives sur le Nil », Tharthara Fawqa al-Nîl 1960.*

[8] Cette quête mystique de « Zaabalâwi » représente une constante dans l'œuvre de Mahfouz. On la retrouve notamment dans ses récents *Echos autobiographiques* (1995). Il est a signalé que cette inquiétude métaphysique qui a imprégné, au début des années 1960, la plupart des romans de l'auteur.

[9] Tout comme son roman Awlâd hâratinâ (Les Enfants de notre quartier 1959, trad. française Les Fils de la Médina).

[10] Au sens narratologique où nous l'entendons ici, le terme « *accroche* » fait référence à celui de « fiction » qui désigne les contenus représentés, par opposition à la narration et à la mise en texte. Il n'implique pas que les contenus soient imaginaires, et s'appliquent à tous type de récits, quel que soit leur rapport au réel.

[11] En 1988, Mahfouz ne se rendra pas à Stockholm pour y recevoir le prix Nobel, y déléguant ses deux filles. Refusant, également de nombreuses invitations, dont une à se rendre à Paris, à la demande du président de la république.

[12] La ville du Caire (en Arabe, al-Qâhira « la victorieuse » ou Misr « l'Egypte entière », ou selon les égyptiens, Oumm-al-Dounia « la mère de l'univers ») est une cité de rêve et de cauchemar aussi bien pour les habitants que pour quiconque la découvre. Mais avec quinze millions d'habitants, grouillante de vie et de mouvement. Elle a été le lieu de prédilection de Naguib Mahfouz.

[13] Tel un guide touristique, Mahfouz nous fait découvrir cette capitale dans une promenade à travers Ezbékiyeh, Sayeda Zeinab, en passant par Abdine et Moqattam. Sans oublier les cafés et les bars qui ont fait sa notoriété. Et les maisons closes aussi.

[14] Il porte le nom de l'architecte italien qui a conçu le bâtiment qui abritait ce café.

[15] J'ai visité ce café tant désiré par Notre auteur en 2015, le but étant de déguster un café et d'en constater l'ambiance qui y régnait. C'est plutôt les touristes qui occupaient les tables et visiblement très peu d'habitués.

[16] Naguib Mahfouz, *L'amour au pied des Pyramides*, trad., Richard Jacquemond, éd Babel, 2002, P 105.

[17] « L'enseignement est un droit garanti par l'Etat. Il est obligatoire dans le cycle primaire et l'Etat travaille à étendre cette obligation à d'autres cycles. Il supervise l'ensemble de l'enseignement et garantit l'indépendance des universités et des centres de recherches scientifiques. C'est ainsi que l'Etat établit la conjonction entre lui-même et les besoins de la société et de la production. » La Constitution de la République Arabe d'Egypte, chapitre 2, article 18.

[18] Voir en français, Le *jour de l'assassinat du leader, Sindbad, 1989.*

[19] On n'échappe pas à notre nature de réaliste !

Bibliographie

1. Eugène Poitou (1815-1880), *Du roman et du théâtre contemporains et de leur influence sur les mœurs*, Paris, A. Durand, 1857, in-8°, viii-351.
2. Naguib Mahfouz, *Le Murmure de la folie Hams al-junûn*, nouvelles 1947.
3. Naguib Mahfouz, *Le Monde de Dieu, (Dunya Allâh),* Dar e'chourouk, 1962.
4. Ibrahim Cheik, *Positions sociales et politiques dans la littérature de Naguib Mahfouz*, le Caire, 1987.
5. Naguib Mahfouz, *Amour aux pieds des pyramides (A la recherche de Zaabalâwi)*, Actes Sud.
6. CaroleMenahemLilin,*Incursionsdansl'universdeNaguibMahfouz*.http://carole.lilin.free.fr/incursions_dans_lunivers_de_Naguib_Mahfouz.htm,modifié le vendredi 19 octobre 2007.
7. Gamal Ghitany,«*Mahfouz par Mahfouz. Entretiens avec Gamal Ghitany*», traduit de l'arabe par Khaled Osman, Sindbad, 199,140.
8. Naguib Mahfouz*, Hams al-Junûn (Souffle de folie), Maktabat* Miçr, Le Caire, 1979.
9. Ghali Choukry, (Naguib Mahfouz mîn al-Gamaliyya ila Nobel), (من الجمالية إلى نوبل) « *Naguib Mahfouz de l'esthétique à Nobel* », *Organisme général de l'Information*, Le Caire, 1988.
10. GOKELAERE-NAZIR Férial, *Naguib Mahfouz et la société du Caire (Romans et nouvelles 1938-1980)*, Paris, Publisud, 2000.
11. Goyet Florence*, La nouvelle* (1870-1925), Paris, PUF, 1993.
12. Grojnowski Daniel, *Lire la nouvelle*, Nathan, 2000.
13. Heidi Toëlle & Katia Zakharia, *A la découverte de la littérature arabe du VIe siècle à nos jours*. Paris : Flammarion, coll. "Champs Essais", 2009
14. Raoul et Laura Makarius, *Antropologie de la littérature arabe contemporaine*, Seuil, 1964 .

René Khavam, *Nouvelles Arab*